

perspectives d'une politique de coopération culturelle et technique

dans l'enseignement du français en Afrique

Premier Congrès inter-africain des professeurs de français, Benin City (Nigeria), 26-31 mars 1981.

Nous reproduisons ci-dessous la communication présentée à ce congrès par le Dr R.O. Elaho.

Je me propose dans cette brève communication d'examiner une fois de plus la problématique de la langue française en Afrique. Car la langue française est précisément la raison d'être de ce congrès. Les raisons historiques qui font que nous nous parlons aujourd'hui entre nous Africains avec la langue étrangère qu'est le français sont bien connues. Il est évident aussi que si nous nous sommes réunis ici et maintenant, c'est sans doute parce que nous voulons créer des conditions favorables à l'épanouissement de la langue française dans le contexte africain. Est-ce à dire que la langue française est indispensable aux Africains de nos jours ? On peut dire qu'elle l'est pour les Africains « francophones » exactement comme l'anglais est indispensable aux Africains « anglophones ». S'il est vrai qu'il y a des efforts chez les Africains pour encourager le développement et l'enseignement des langues africaines à tous les niveaux de l'enseignement il n'en reste pas moins vrai que le français et l'anglais sont aujourd'hui les langues les plus puissantes politiquement, économiquement et diplomatiquement. C'est en reconnaissance de cette réalité que nous nous trouvons

ici pour examiner, entre autres, les perspectives d'une politique de coopération culturelle et technique entre les professeurs africains de français.

Ce n'est certes pas la première fois que les Africains se réunissent pour parler de leurs problèmes communs et spécifiques. Il y a l'Organisation de l'unité africaine (Oua), il y a la Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest (Cedeao). Il existe aussi des associations régionales professionnelles telles que l'Association africaine de commerce et l'Association africaine des médecins. Nous savons aussi que l'Aupelf a organisé en 1977 à Accra, au Ghana, un séminaire auquel ont participé les professeurs des départements de français dans les universités africaines. Mais c'est la première fois à notre connaissance qu'on organise sous l'égide d'une association purement africaine, la Nigeria Association of French Teachers (Naft), un colloque qui regroupe les professeurs universitaires et ceux des écoles pré-universitaires.

On rencontre bon nombre de difficultés dans l'enseignement du français comme langue étrangère en Afrique. Il va sans dire que les problèmes auxquels les professeurs et les étudiants francophones doivent faire face ne sont pas les mêmes que chez leurs homologues anglophones. Toujours est-il que ces problèmes dans les deux cas sont liés aux rôles multiples que la

langue française joue, ou doit jouer, dans le monde d'aujourd'hui. Le français n'est pas seulement une langue de communication, elle est aussi une langue de culture, une langue scientifique et technique. Comme langue de communication, le français intéresse le grand public africain car il répond à leurs besoins de touristes ou de conférenciers. Pour les scientifiques, le français leur permet d'avoir accès aux grandes découvertes du monde moderne. L'apprentissage du français comme langue de culture est plus complexe car il exige non seulement la connaissance de la langue usuelle mais aussi de la civilisation et de la littérature française et francophone. Les futurs professeurs et fonctionnaires des organisations internationales sont les plus intéressés par cet enseignement.

Pour pouvoir enseigner et apprendre ces différents aspects du français, il importe de multiplier les rencontres du genre de celle-ci. La langue, le premier élément de toute culture étant dynamique, les congrès inter-africains des professeurs de français permettraient à ceux-ci de réévaluer leur connaissance de la langue française. Outre les colloques, des stages de recyclage des professeurs de français doivent être organisés entre les pays africains anglophones et francophones. Il faut aussi qu'il y ait une plus grande mobilité des enseignants et des étudiants. Pour ce faire, il est souhaitable d'avoir des

échanges de professeurs, et pour les étudiants des visites et des compétitions inter-scolaires. La création d'une revue inter-africaine des professeurs de français est aussi une nécessité car c'est le moyen le plus rapide et le plus sûr pour faciliter l'interpénétration des idées et la coopération dans le domaine de la recherche. Le problème de livres et d'autres matériels pédagogiques en français qui constitue l'un des plus grands obstacles à l'enseignement du français — surtout chez les anglophones — peut être réduit considérablement par les rencontres entre les professeurs africains. Les réalités culturelles africaines dans les deux

zones linguistiques (anglophone et francophone) peuvent aussi servir de base aux professeurs de français pour des recherches en vue de l'élaboration d'un dictionnaire de français.

Voici indiqués quelques domaines de coopération possible entre les professeurs africains de français. J'espère que nous pouvons, ensemble, trouver d'autres perspectives de coopération au terme de nos travaux/discussions à Benin-City.

Je tiens à souligner encore ici que ce paradoxe qui fait que les Africains

sont obligés d'exprimer les réalités africaines avec une langue non-africaine est tout simplement un accident, de l'histoire. Il faut toutefois reconnaître qu'apprendre le français n'est pas pour nous une fin en soi. C'est plutôt un instrument, un moyen provisoire pour arriver à une fin définitive qui est l'émancipation de l'Afrique sur le plan culturel et économique.

*Communication présentée par
Dr Raymond O. Elaho,*

*Département de langues étrangères,
University of Benin, Benin City.*

le cinéma populaire nigerian (*)



La production cinématographique nigériane est mal connue à l'étranger. Alors qu'il est aujourd'hui possible de parler de cinéma nigérien ou d'un cinéma sénégalais, il est difficile de traiter d'un cinéma nigérian qui ne soit pas l'œuvre d'Ola Balogun, dont le nom était seul cité dans le dictionnaire des cinéastes d'Afrique noire, publié par Guy Hennebelle et Catherine Ruelle. Or, les films de Balogun doivent être situés dans un mode de production et de

distribution rarement compris à l'extérieur du Nigeria. Un article récent présente un début d'analyse de ces modes de production et nous voudrions ici, à travers l'exemple d'un film précis, sorti en novembre 1981 et présenté comme le premier long métrage tourné par une équipe technique entièrement nigériane, montrer que la force du cinéma nigérian — un vaste marché intérieur — est aussi l'une des causes de son peu d'audience internationale. En effet, les modes

de production et de distribution de ce cinéma ne se prêtent que difficilement à l'internationalisation du capital qui est un des traits dominants de l'industrie cinématographique mondiale, et dont le cinéma d'Afrique francophone, financé en grande partie par des capitaux français, témoigne à sa manière (1).

(*) Cet article fait partie d'un ensemble que G. Hennebelle se propose de faire paraître dans un numéro futur de *CinémaAction*.

(1) Cf. F. Balogun, décembre 1981.